



Isabella Agneta Elisabeth van Tuyll van Serooskerken (Belle van Zuylen) par G. de Spinny, 1759.

belle van zuylen / madame de charrière, écrivain néerlandais de renommée européenne

Isabella Agneta Elisabeth van Tuyll van Serooskerken van Zuylen, qui deviendra plus tard Belle de Charrière, est née le 20 octobre 1740 au château de Zuylen, situé à proximité d'Utrecht. Nous savons que la famille Van Tuyll ne passait que les mois d'été au château de Zuylen, et qu'en hiver, elle résidait au Kromme Nieuwe Gracht à Utrecht. L'automne de 1740 doit donc avoir été magnifique, baignant dans une atmosphère inoubliable le château de Zuylen, dont les murs étaient recouverts de vigne vierge aux teintes pourpres. A l'intérieur du château, il devait faire plutôt sombre, puisqu'en 1751, Diederik van Tuyll, le père de Belle, donna l'ordre de moderniser le château. Tel qu'il fut à l'époque, à proximité du pont sur le Vecht, nous pouvons encore le contempler de nos jours. C'est l'un des rares châteaux qui ait échappé aux pillages des Français dans cette année funeste que fut 1672. Lorsque l'architecte Jacob Marot fut chargé des transformations, Belle était âgée de onze ans environ, et les six autres enfants Van Tuyll étaient déjà nés.

A l'époque, des tableaux de Moreelse, de Cuyp, de Honthorst de Bloemaert et d'autres peintres, des gobelins représentant des scènes romantiques situées dans la forêt, qui étaient alors à la mode et provenaient de l'atelier de Maximilien van der Gught, et des portraits représentant les Van Tuyll, les De Vicq, les Van Lockhorst et de nombreux ancêtres, décoraient déjà les murs. Les salles étaient éclairées par des bougies brûlant dans les lustres en cristal car, au château de Zuylen, les fêtes, les réceptions, l'hospitalité faisaient partie de la vie. On y jouait aussi de la musique et on y chantait.

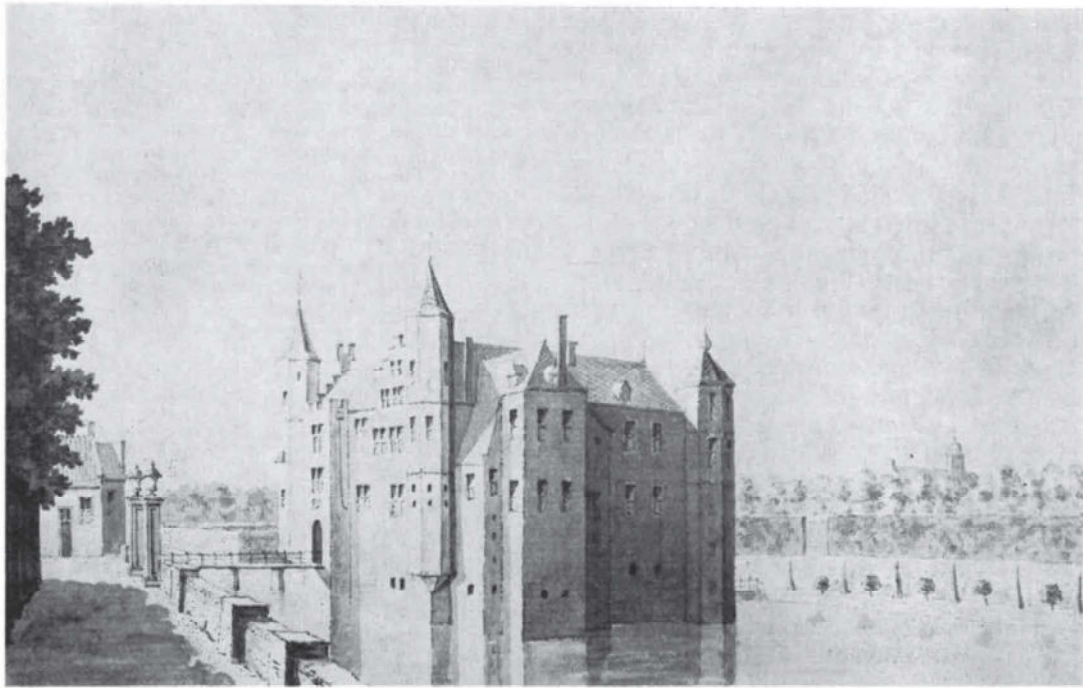
helma wolf-catz

Née à Nieuw - en St.-Joosland (province de Zélande). Publie depuis plus de quarante ans des romans sur des sujets contemporains et des romans historiques. Un nombre considérable d'articles et d'essais sur la littérature, l'art et l'histoire culturelle dans des journaux, des hebdomadaires et des mensuels, notamment dans le *Nieuwe Rotterdamse Courant*, *Het Boek van Nu* et *Ons Erfdeel*. Une partie de ses essais consacrés à l'histoire culturelle ont été réunis et couronnés. Chargée d'une chronique littéraire régulière dans le journal *Amersfoortse Courant/Veluws Dagblad*.

Adresse:
«In de Zwaantjes», Fortlaan 22, Bussum
(Pays-Bas).



belle van zuylen / madame de charrière



Château de Zuylen. Dessin dû à L.Ph. Serrurier (Archives d'Utrecht, 2038).

La mère de Belle van Zuylen, Helena Jacoba de Vicq, était musicienne, généreuse et hospitalière. Elle était issue d'une famille patricienne intelligente et riche d'Amsterdam, originaire des Pays-Bas méridionaux. Le père de Belle, Diederik Jacob van Tuyll, avait rempli très tôt les fonctions de président des nobles utrechtois, de maréchal du pays de Montfort et de membre de l'amirauté de la Meuse. A peine âgée de seize ans lors de son mariage, la mère de Belle était encore une jeune fille émotive et pleine de respect pour le monsieur très sérieux que devait être déjà, à l'âge de trente-deux ans, Diederik van Tuyll, qui n'a jamais pu

se passer du bon rire et de la joie de vivre de sa jeune épouse.

Voilà brièvement esquissé le milieu qui fit d'Isabelle la jeune femme joyeuse, énergique et passionnée qu'elle fut ultérieurement. L'artiste Belle, en premier lieu écrivain, mais aussi musicienne et peintre, grandit dans un entourage raffiné et érudit. Sans doute doit-elle son génie à l'association de cette jeune mère qui aimait beaucoup les arts et de ce père beaucoup plus âgé.

On a beaucoup écrit sur la vie de Belle van Zuylen mais, en comparaison, très peu sur son œuvre. Il faut sans doute en

chercher la raison dans le fait que l'œuvre de Belle doit être abordée avec un esprit réfléchi. En effet, ses romans et ses nouvelles n'excellent pas par la fantaisie, mais plutôt par la précision, l'esprit raffiné et la pensée. A première vue, sa vie semble romantique; elle le semble d'autant plus, à qui n'y regarde pas de très près, que l'amour vint y ajouter son piment. Toutefois, les déceptions et les chagrins ne lui furent pas épargnés, mais elle réussit toujours à les surmonter, grâce, en particulier, à l'art et aux sciences, qui lui apportaient quelque consolation.

De sa jeunesse, qui joua un rôle capital chez cet écrivain, il faut savoir qu'Isabelle était l'aînée des sept enfants Van Tuyll, dont l'un, une petite fille, mourut à peine âgée de trois mois, et dont le fils aîné, Reinout, se noya à l'âge de dix-huit ans, à la suite d'un accident lorsqu'il voulut traverser le Vecht à cheval. Nous n'en trouvons pas d'autres traces, chez elle, que le sentiment toujours présent de la fugacité des choses et l'intense pitié envers les créatures qui caractérise toute son œuvre. Mais il s'agit là d'une réaction plutôt inconsciente à cette confrontation avec la mort survenue dès son plus jeune âge. Consciemment, elle y fit allusion dans un post-scriptum ajouté a posteriori au bas d'une lettre qu'elle avait écrite à l'âge de quinze ans à son frère Reinout. Cette lettre avec son annotation fut publiée par Sainte-Beuve dans ses *Portraits de femmes*.

Car il est de fait que Belle van Zuylen devint célèbre comme aucune femme ne le fut à l'époque aux Pays-Bas, et cela ne fut pas uniquement parce qu'à l'instar de toutes les personnes cultivées de son époque, elle s'exprimait dans la langue

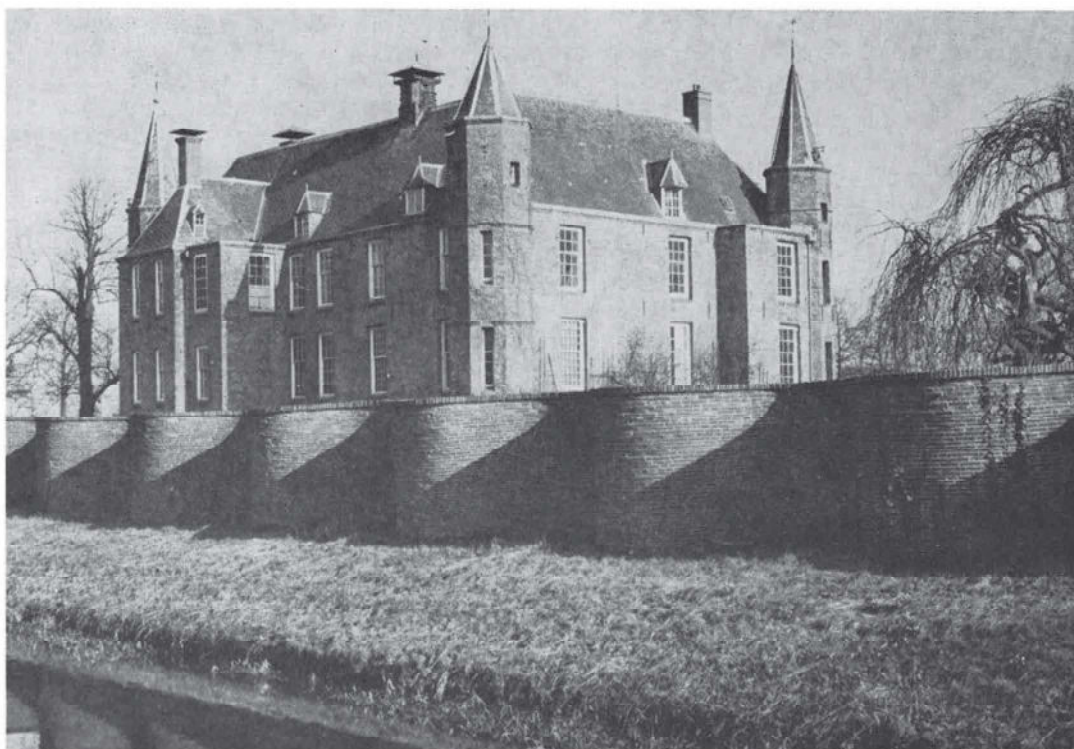
française. On peut se demander si aucune femme néerlandaise d'aujourd'hui égalera jamais ses talents multiples. Ses amitiés et ses correspondances intéressantes avec Constant d'Hermenches, James Boswell, Benjamin Constant et bien d'autres sont restées célèbres. Dans le château bien entretenu de Zuylen, transformé en musée, Belle et les siens sont pour ainsi dire toujours présents. Mais avant tout, il y a sa personnalité remarquable. On s'en aperçoit déjà dans la lettre à son frère Reinhout, qui comporte des considérations philosophiques sur l'amitié, et où nous faisons la connaissance d'une jeune fille précoce. Elle écrit notamment:

«Pensez-y un moment, mon cher frère, et vous me direz si vous trouvez autant d'avantage à pouvoir verser notre cœur dans le sein d'un ami, à lui découvrir nos fautes et nos alarmes, à recevoir ses avis et ses consolations, qu'il y a d'amertume à pleurer sa mort ou à compatir à ses souffrances...»

Et en post-scriptum ajouté après la mort de Reinout: *«Il m'a fait éprouver celle de ce premier chagrin»*.

Elle eut peu de contacts avec son frère Willem, qui était un passionné de la chasse, avec sa sœur, la prude Marie, qui, malgré cela, ou grâce à cela, s'est mariée très jeune, ou avec son frère Vincent, avec lequel elle a pourtant lu Plutarque. En revanche, elle était plus liée avec Ditie (Diederik), qui était de quatre ans son cadet et devait devenir officier de marine. Il fut le seul auquel elle s'adressa, une seule fois, dans ses lettres en utilisant la formule hollandaise «Mijn lieve Ditie» - mon cher Ditie -, et pour qui elle employait des locutions hollandaises, auxquelles elle recourait plus tard, deve-

belle van zuylen / madame de charrière



Le château de Zuilen à Oud-Zuilen aan de Vecht (Photo Loeka Wolf Catz).

nue Helvétique, pour exprimer son indignation ou son émotion.

Belle était une enfant joyeuse, impatiente, vivante et intelligente. On peut le déduire notamment de sa correspondance avec sa gouvernante, mademoiselle Prévost, bien que seules les lettres de celle-ci aient été conservées. Pendant un an environ, Belle a voyagé en compagnie de sa gouvernante suisse, et elle a visité la Suisse et Paris en 1750. Cet épisode est décrit de façon circonstanciée dans *Madame de Charrière et ses amis*, l'étude en deux volumes à laquelle le professeur Philippe Godet a consacré vingt années de sa vie. Geof-

frey Scott, lui aussi, décrit cette époque de sa manière originale et cependant très délicate, rendant l'atmosphère hollandaise plutôt sombre un peu plus lumineuse que ce n'est le cas dans les autres biographies.

Belle van Zuylen commença à écrire lorsqu'elle était encore une toute jeune fille. Elle composait un poème, comme celui qui est dédié à sa mère, une lettre en vers, que reprend partiellement Godet. Lorsqu'elle avait vingt-deux ans parut le roman anonyme *Le noble*, une satire de la noblesse. Tout le monde se doutait que Belle van Zuylen devait en être l'auteur,

ce qui mettait surtout son père dans une situation difficile.

Pour l'époque, cette satire était d'une franchise inaccoutumée et en même temps dépourvue de préjugés. Le gentilhomme âgé du récit, le baron d'Arnonville, s'évanouit presque de consternation à la seule idée que sa fille pourrait se mésallier en épousant le jeune Valaincourt, dont la famille n'a été anoblie que depuis trente-cinq ans, et non pas depuis plusieurs siècles. L'indispensable frère qui épouse une femme bossue et qui louche, parce que sa famille appartient à la noblesse depuis une date très ancienne, est un poncif.

La satire comporte des parties romantiques telles que la fuite de Julie, le personnage principal, avec son amant. L'histoire se termine par le pardon qu'accorde le père à Julie. Belle écrit que Julie fut heureuse et que ses fils ne furent pas des chevaliers. Il s'agit donc d'un véritable récit de jeunesse, à la fois romantique et spirituel, construit autour de quelques poncifs.

Mais si nous faisons abstraction de ses œuvres ultérieures, le grand talent de Belle se manifesta à cette époque principalement dans ses lettres et dans son autoportrait. Ses lettres s'adressent notamment à son frère Ditié, à son maître Maurice Quentin de la Tour, avec lequel elle correspond au sujet de la peinture, à sa cousine et amie Madame d'Athlone, du château d'Amerongen, à James Boswell, un Ecossais aristocratique qui étudiait à Utrecht et, durant quinze ans, à Constant d'Hermenches, qui était un ami de Voltaire et avait la plume alerte et spirituelle.

A l'âge de dix-neuf ans, Belle se lia d'amitié avec le baron Constant de Rebecque,

seigneur d'Hermenches et de Villars-Mendraz qui, lui, était âgé de trente-sept ans. En même temps, le romantisme entra dans sa vie. Elle le rencontra à l'occasion d'un bal chez le duc de Brunswick à La Haye. Constant d'Hermenches était un don Juan, un brillant gentilhomme suisse, qui était du service des Etats généraux en qualité de colonel. Quelques années plus tard, il entra au service de la France et il s'établit dans ce pays.

Belle eut l'audace inimaginable, du moins selon les traditions et l'étiquette de son époque, de demander à d'Hermenches: «Monsieur, ne dansez-vous pas?». Leur histoire est devenue célèbre. C'est celle de deux âmes qui avaient été pour ainsi dire créées l'une pour l'autre, qui n'étaient pas disposées à résister l'une à l'autre, et qui ont pourtant dû le faire. Elle y était contrainte non seulement par respect des mœurs de l'époque, mais aussi «par excellence de cœur», car bien que vivant séparé de sa femme, qui habitait la Suisse, d'Hermenches était marié. Lui, de son côté, n'aurait jamais, avec la jeune demoiselle Van Tuyll, la chance d'avoir ce que la noblesse parisienne de ces années-là appelait: «une intrigue». Et pourtant, ses lettres, qui sont parfois virulentes, parfois quelque peu sophistiquées, nous donnent l'impression qu'il tenait beaucoup à son «adorable Agnès», comme il préférait l'appeler - par son deuxième nom - et que cette correspondance, qui se prolongea pendant de longues années et fut encore poursuivie par intermittence après le mariage de Belle, constituait un lien pour ainsi dire indissoluble.

Ces lettres témoignent de crainte et d'hésitation; plus tard, elles deviennent de franches confessions, presque des ana-



David Louis de Constant Rebecque, Seigneur d'Hermenches et de Villars-Mendraz.

lyses raffinées. Elles sont animées par l'espoir que, par quelque miracle que ce soit, elle pourra un jour vivre auprès de d'Hermenches.

Lorsque, grâce à d'Hermenches, Belle deviendra l'amie, puis la fiancée de son ami un peu plus âgé, le marquis de Bellegarde - ces fiançailles ne dureront pas longtemps -, c'est à d'Hermenches qu'elle préfère écrire. En fait, c'est à lui qu'elle s'adresse par l'intermédiaire des lettres qu'elle écrit au marquis.

Dans les lettres adressées à James Bos-

well et à son frère Ditie, il est tout le temps question de d'Hermenches. (Plus tard, il est apparu que, lorsque Belle fut mariée avec Charrière, et que d'Hermenches, enfin divorcé, se fut remarié avec une jeune femme, celui-ci ne put se séparer des lettres de Belle.)

Dans ses lettres à d'Hermenches, Belle parle non seulement de sa vie à elle et de sa vie à lui, mais aussi de tout ce qui la trouble intérieurement, et c'est beaucoup: la misère sociale en général, les histoires de famille, l'observation aiguë

des gens et des situations. Dans ses réponses, d'Hermenches prend souvent un air paternel et un ton de remontrance, un peu à la façon du renard qui prêche aux poules, mais qui est conscient qu'il ne vient pas à la cheville de son «adorable Agnès».

Les lettres de Belle pourraient être écrites à notre époque. Elles sont toutes remarquables et témoignent d'une grande dévotion à l'égard de ses parents. Elles sont franches sans être impertinentes ni indiscrètes. Elles sont souvent le reflet d'un «paradis perdu», ou même d'un paradis d'été dans les jardins de Zuylen ou de Middachten, où Belle séjourne chez sa famille et où se réunissent en été bon nombre de vieux amis et de membres de la famille, toujours en l'absence de l'homme aimé, qui est toujours présent, quelque part à l'arrière-plan, cependant, comme la réalisation finale de son rêve. Et pourtant, les lettres sont tour à tour lucides, mélancoliques, désespérées, teintées d'un brin d'amertume ou d'ironie. Mais toutes portent l'empreinte d'une âme dont une plume exquise tempère l'ardeur. Isabelle craint souvent qu'on ne découvre son secret, qu'on ne la trahisse et punisse. Et elle sent que, si elle cède, ce sera le premier pas vers ce grand élan qui s'appelle l'amour.

Il serait impossible de donner un aperçu résumé des nombreux aspects de ces lettres et d'évoquer l'évolution qui s'est produite au cours des années 1760-1775. Les soirées d'été de Zuylen, les heures passées au jardin, au crépuscule, avec, mêlé au sentiment de la fugacité des choses, le désir indicible du miracle, ce que nous appelons le sentiment de l'éternel, en constituaient peut-être le plus grand charme. Il est certain que, dans cette at-

mosphère, l'aspect inconsciemment philosophique des lettres de Belle nous attire et nous intéresse aussi. Voici quelques extraits de certaines lettres choisies parmi un grand nombre. Il ne sont pas importants, mais Belle y parle du sujet qui lui tient tellement à cœur. Souffrant des nerfs et d'insomnies, elle écrivait le soir et la nuit au château de Zuylen, dans sa chambre silencieuse qui donnait sur l'avenue et sur le portail.

Un dimanche soir de fin d'octobre ou de début de novembre 1764, elle écrit à d'Hermenches:

«Vous n'avez pas de chaînes à La Haye, dites-vous, mais des accrocs. Si l'on peut se contenter d'accrocs, c'est un grand bonheur que de n'avoir pas de chaînes; la vie en est plus douce, l'âme plus égale et plus libre; s'amuser vaut bien mieux que s'attacher, pour quiconque ne se croit pas mort quand il est sans passion. Au reste, vous êtes bien bon de lire ce que j'écris sur une chose que je ne vois que par quelques côtés. (...) J'écris mal, la plume, l'encre, la tête se refusent; il n'y a que le cœur qui se porte très naturellement à vous aimer et qui veut que je le vous dise. Adieu, d'Hermenches, adieu.»

«Jeudi à minuit, le 14 février 1765», Belle écrit d'Utrecht à d'Hermenches à Paris:

«Une seule demi-feuille de papier blanc faisant partie d'une lettre de ma mère, c'est tout ce que me fournit ma cassette; n'importe, remplissons-la, je l'ai promis, et je pense trop à vous dans ce moment pour ne pas vous écrire. Peut-être aussi dans ce moment, c'est à moi que vous pensez; vous soupez avec des dames et vous songez que vous m'aimez mieux qu'aucune d'elles; ou bien vous rentrez chez

belle van zuylen / madame de charrière



La porte d'entrée du château de Zuylen à Oud-Zuilen aan de Vecht.

vous et, assis au coin du feu, c'est moi que vous voudriez voir assise à l'autre coin. Je vous le rends bien, cher d'Hermenches, mon fourneau vaut votre feu, ma chambre est chaude, je voudrais seulement pour une heure vous y donner la place de ma chambrière et causer à mon aise avec vous. Mais qui sait si aujourd'hui même vous n'êtes pas devenu amoureux? Il ne faut pas, malgré vos douceurs, que je m'en fasse trop accroire: vous

pourriez bien souper avec une dame que vous aimeriez plus que moi. Vos douceurs, d'Hermenches, plaisent également à mon cœur et à mon amour-propre; il serait pardonnable de s'en laisser éblouir. N'exagérez jamais d'un mot, ce serait une tromperie, car je prends tout à la lettre, et je crois comme évangile que votre plus grand plaisir à Paris, c'est un peu d'écriture d'Utrecht.»

Bien sûr, Belle et d'Hermenches se sont rencontrés en d'autres occasions et cette fois-là, à la Haye, ne fut pas la seule. Toutefois, ces rencontres étaient plutôt rares, notamment à cause du fait que finalement, les parents de Belle avaient été informés de cette correspondance, qui était devenue le secret de Polichinelle.

Un de ses nombreux amis, qui semble avoir été aussi l'un de ses prétendants, fut le pédant Ecossais James Boswell, à l'époque où celui-ci séjournait à Utrecht. Aussi bien dans les lettres adressées à Boswell que dans l'autoportrait de Belle, dans lequel elle se nomme Zéide, et qui est une merveille d'analyse pour cette époque, on retrouve le même sens de la fugacité des choses. Dans ses *Portraits*, André Maurois a consacré quelques pages à James Boswell et à Belle van Zuylen. Chacun jugera en connaissance de cause, et selon son discernement, dans quelle mesure il évoque fidèlement ce que fut Belle dans cette phase de sa vie.

Les lettres qu'ils ont échangées témoignent de la tragédie de la vie de Belle, qui existe déjà lorsque Boswell, plein d'assurance, vient à sa rencontre, pour se retirer tout aussi brusquement. Après deux siècles, tout cela peut nous paraître un jeu quelque peu triste que se jouent trois personnes, car Boswell était aussi

régulièrement en correspondance avec le père de Belle.

Les parents de Belle s'inquiétèrent de son indécision et de ses amitiés, et ils l'exhortèrent à se marier avec le baron Van Pallandt ou avec Van Wassenaer van Obdam, qui aspiraient sérieusement à son amour.

Belle eut aussi des prétendants étrangers, comme le comte Von Anhalt, le comte Wittgenstein et lord Wemyss - celui-ci avait plutôt mauvaise réputation - qui, du reste, ne l'intéressaient aucunement. Il lui arrivait d'écrire à Van Pallandt, mais elle ne voulait pas qu'il devînt son mari. Elle détestait la société dans l'étouffante atmosphère hollandaise et ces familles dont les maisons n'étaient même pas remplies d'hôtes et de musique, comme celle de sa mère et de son père, qui recevaient à dîner des hôtes importants tels que le prince Guillaume V et son épouse. En 1768, cependant, sa mère bien-aimée mourut subitement des suites d'un vaccin contre la vérole, qui n'était pas encore généralisé. Le silence régna à Zuylen, la musique et les fêtes se turent. Belle errait dans le château, ne composait plus que rarement et allait souvent loger ailleurs. Son père était trop renfermé. Comme il ne put jamais surmonter la peine d'avoir perdu sa jeune femme, il ne réussit plus à s'intéresser encore à quoi que ce fût. Les frères de Belle firent leur propre chemin, et sa sœur était mariée depuis longtemps.

A ce tournant de sa vie, Belle se trouva de nouveau en contact avec Charles Emmanuel de Charrière, seigneur de Penthaz, gentilhomme suisse de souche modeste, qui semble avoir été pendant quelques années le précepteur des frères de Belle, et qu'elle connaissait depuis sept



Détail du gobelin provenant de l'atelier de Maximilien van der Gucht (Photo Loeka Wolf Catz).

Chambre de Belle de Charrière au château de Zuylen.



belle van zuylen / madame de charrière



Buste de Belle de Charrière au château de Zuylen.

ans avant de l'épouser. Monsieur de Charrière était un homme serein, érudit, mais peu tourné vers le monde extérieur. A cause de ses fonctions antérieures dans la maison Van Tuyl, et encore plus à cause de la grande différence de fortune, il n'était pas son égal. Il n'avait que cinq ans de plus qu'Isabelle, il la connaissait et l'aimait beaucoup et d'un sentiment désintéressé. Il l'avertit cependant de son manque de tempérament, de sa vie retirée et de ses responsabilités. Elle en

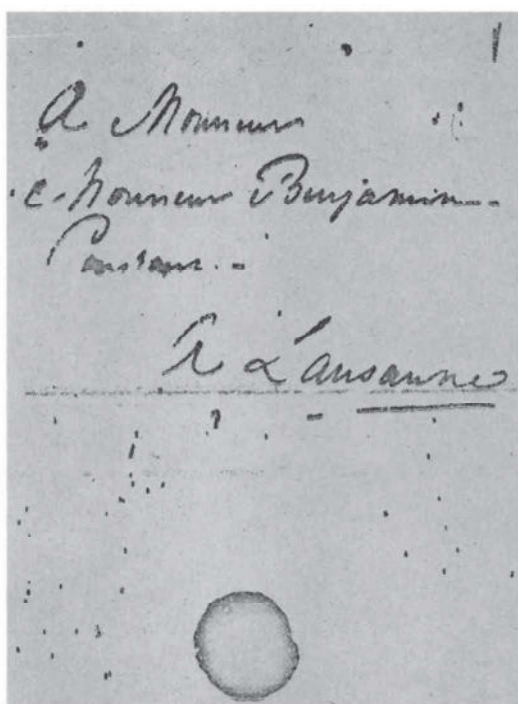
fut émue et persévéra. Auprès de lui, elle jouirait de la liberté qu'un homme érudit comme lui pouvait sans doute accorder à son épouse. Elle pouvait être sûre de son amour protecteur, loin de l'étroitesse d'esprit de ses compatriotes, dans sa maison de campagne Le Pontet, à Colombier, à proximité de Neuchâtel. Et elle choisit, avec une intuition infallible, l'époux qui continua à l'aimer toute sa vie. La Suisse ne lui était pas étrangère; elle avait même eu une gouvernante suisse, en compagnie de laquelle elle avait découvert ce pays. Et d'Hermenches, lui aussi, était Suisse!

Dans la dernière lettre qu'elle lui envoya de Zuylen, un mois avant son mariage, en 1771, elle lui écrivit:

«Je ne vous ai pas dit l'autre jour la moitié de ce que je voulais... Je vous verrai, j'habiterai un pays agréable, je vivrai avec un homme que j'aime et qui mérite que je l'aime, je serai aussi libre qu'une femme peut l'être...»

Ainsi se termine l'épisode néerlandais de la vie de cet écrivain célèbre.

Charles Emmanuel de Charrière fut un époux exemplaire. Il offrit à son épouse une vie pleine d'amis et de soirées musicales. Il la soutenait dans son travail, et ses sœurs dirigeaient le ménage. Mais Belle désirait des enfants. Elle souffrait de ne pas en avoir et consulta Cagliostro. Pendant cette période difficile, elle eut sans doute une aventure avec un homme dont le nom resta secret. Cette aventure lui inspira le touchant roman de *Caliste*. C'est alors qu'à Paris, où elle cherchait quelque distraction avec son mari, elle rencontra le neveu de Constant d'Hermenches, Benjamin Constant. Celui-ci avait vingt-sept ans de moins que Mada-



Manuscrit de Belle de Charrière (Bibliothèque de Neuchâtel).

me de Charrière et inspira à celle-ci une nouvelle joie de vivre. Cette amitié dura plusieurs années. Puis, Benjamin la quitta pour la jeune Madame de Staël. Toutefois, il ne put jamais oublier Belle de Charrière et il continua à correspondre avec elle.

Pendant les années où elle vécut en Suisse, Belle écrivit ses nombreux romans et ses essais politiques et réalisa plusieurs compositions. Ils méritent certainement que l'on en parle plus longuement, mais nous avons voulu nous borner ici à souligner l'origine de Belle et le décor néerlandais dans lequel elle évolua. Ajoutons encore, en guise de conclusion, que

l'œuvre émouvante de Belle van Zuylen / Madame de Charrière est encore vivante et que sa personnalité reste exemplaire par la franchise et le courage dont elle fait preuve pour révéler, par ses paroles et ses écrits, tout ce qui jaillissait irrésistiblement du plus profond de son être. Elle était une femme éclairée de son temps, aux idées philosophiques et à l'esprit contemplatif. Elle puisait son inspiration dans la sincérité des sentiments humains qu'elle évoquait comme si elle les gravait au moyen d'une aiguille, et dont elle était une interprète exceptionnelle.

Le présent article reprend partiellement le chapitre consacré à Belle van Zuylen dans Helma Wolf-Catz: *Kleine geschiedenissen van grote kastelen, hun ridders, hun vrouwen, hun schatten*, 1975 (Petites histoires de grands châteaux, de leurs chevaliers, de leurs châtelaines et de leurs trésors).

Bibliographie sur Belle van Zuylen:

- (On a fait abstraction des ouvrages parus en néerlandais.)
Boswell in Holland 1763-1764, including his correspondence with Belle de Zuylen (Boswell aux Pays-Bas 1763-1764, y compris sa correspondance avec Belle van Zuylen), éditée par Frederick A. Pottle, 1952.
Catalogue de l'Exposition Belle van Zuylen-Isabelle de Charrière 1740-1805, 15 septembre - 20 octobre 1974, Château de Zuylen, Maarssen (Utrecht), préface de Simone Dubois, 1974.
Philippe Godet: *Madame de Charrière et ses amis*, tome I et II, 1906.
Arnold de Kerckhove: *Une amie de Benjamin Constant, Belle de Charrière*, Paris, 1937.
Les mariages manqués de Belle de Tuyl (Mme de Charrière). Lettres de Constant d'Hermenches publiées par la baronne Constant de Rebecque, en collaboration avec madame Dorette Berthoud, 1940.
Lettres de Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches 1760-1775, publiées par Philippe Godet, 1909.
Madame de Charrière: Lettres écrites de Lausanne, Histoire de Cécile, Caliste, avec une préface de Philippe Godet, 1907.
Madame de Charrière: *Lettres neuchâteloises, Mistriss Henley, Le noble*, avec une préface de Philippe Godet, 1908.
André Maurois: *La jeunesse de James Boswell*, dans *Robert et Elisabeth Browning, Portraits suivis de quelques autres*, 1955.
C.A. Sainte-Beuve: *Madame de Charrière*, dans: *Portraits de femmes*, 1844.
Geoffrey Scott: *The portrait of Zélide*, 1927 (Le portrait de Zélide).
Werkgroep 18e eeuw, Documentatieblad nr. 27, 28, 29, Textes des exposés présentés au colloque Actualité d'Isabelle de Charrière (Château de Zuylen 12-14 septembre 1974), 1975.

Traduit du néerlandais par Willy Devos.